

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

Le gramophone

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1932, tome 31, p. 16-23

©Abbaye de Saint-Maurice 2011



Le Gramophone

Madame Simon était une de ces femmes du peuple qui, par leur goût, leur noblesse d'âme et le prix de leurs pensées, s'imposent et se trouvent à l'aise dans toutes les classes de la société. Ma mère qui l'estimait beaucoup la recevait comme une amie et trouvait moyen de l'aider, avec une exquise discrétion, à nourrir sa nombreuse famille. Mais toujours, madame Simon, pour se libérer et rompre ces chaînes dont les riches accablent les pauvres, nous envoyait un de ses enfants chargé d'une gerbe de fleurs cueillie en son jardin, ou, suivant la saison, des fraises, des groseilles, des prunes disposées avec art sur un lit de feuilles vertes ou dorées. Elle mettait une espèce de coquetterie à nous rendre confus par la délicatesse de ses envois et nous nous sentions presque ses obligés.

A la nuit tombante, alors que ses yeux fatigués par la lumière diffuse des lampes et du jour ne distinguaient plus la nuance des perles qu'elle disposait en roses, en fruits, en guirlandes, craintive, elle franchissait parfois notre seuil, vêtue avec une élégance qui étonnait chez une femme du peuple.

Ma mère, heureuse de la voir, la priaît de quitter son chapeau. Alors, avec des précautions infinies, elle maintenait sur la tempe gauche la masse de ses cheveux blonds. Anxieusement, presque sans parler, elle interrogeait la demi-obscurité de la glace et si, par hasard, un peu d'air découvrait son visage, ses yeux se troublaient, sa main ramenait avec inquiétude les boucles légères.

Nous n'osions pas l'interroger. Bien qu'elle fût toujours très gaie et portât chez nous la lumière de son sourire, ce geste pouvait cacher quelque intime préoccupation, une circonstance de sa vie qu'elle dérobaît à notre connaissance. Nos regards essayaient de percer l'ombre de ses cheveux. Calmement, ses bras se levaient lorsque nous lui parlions ; elle tournait la tête sans raideur, mais d'une façon calculée. Quand une porte s'ouvrait, elle ajustait une épingle qui paraissait tomber.

De guerre lasse, nous allions renoncer à percer le mystère, lorsqu'un soir, ma mère, à dessein, par une de ces ruses que les femmes seules inventent, laissa tomber une bague dont elle faisait jouer les feux.

Mme Simon se baissa plus prompte que réfléchie. Quand elle se releva, tenant le bijou, elle avait le teint animé et sur sa tempe découverte, comme une étoile toute blanche, une cicatrice très visible. Nous restions muets d'étonnement. Elle comprit que nous l'examinions. Un peu contrainte, la gorge serrée, elle parla vite, inventa mille traits plaisants pour détourner notre attention de ce signe qu'elle dissimulait avec un soin jaloux. Elle partit plus tôt que d'habitude et, de la fenêtre où nous nous penchions, nous pûmes suivre sa démarche hésitante. Plusieurs fois, avant de disparaître au coin de la rue, elle enfonça son chapeau, écrasa ses cheveux. Ma mère, confuse de son indiscretion, ne trouva pas d'explication plausible. La vie de Mme Simon, si simple, si publique, apparemment, cachait-elle un drame ? une faute ?

Nous passions en revue ces diverses probabilités et tâchions de mettre au clair cet incident banal en soi. Mme Simon, que nous croyions connaître, parce qu'une partie de ses actions subissait notre contrôle, à cause de ce doute qui nous venait, s'éloignait de nous, s'enfonçait dans l'ombre ; elle semblait se mouvoir dans une demi-lumière où ses gestes perdaient leur individualité, nous n'apercevions au premier plan que ce qu'elle consentait à produire : une vie cohérente, sans perspectives ambiguës, des intentions qu'un lien logique rendait naturelles, harmonieuses. Du coup, elle devint touchante, plus digne d'intérêt. Cet accroissement de sympathie donnait à la voix de ma mère un timbre plus grave et velouté, — qui glisserait sur l'âme comme une caresse, et sur les blessures sans y toucher, — à ses membres, des mouvements humbles, souples et circonspects dont la spontanéité m'étonnait. Mme Simon saisit aussitôt ce changement. Mais au lieu d'occuper ce terrain que lui préparait notre pitié, elle reculait, se dérobaît à nos avances en sorte que toutes nos démarches, calculées sur son consentement tacite, portant à faux, la couvraient de confusion. Elle n'acceptait pas même l'aumône d'une pitié qu'elle ne pouvait rendre.

Dès que la douceur des soirs le permettait, nous sortions. Ma mère, redoutant l'humide fraîcheur du crépuscule, jetait sur ses épaules une mantille de laine sombre et elle s'appuyait à mon bras, légère et gauche. Sous les hautes frondaisons des platanes, nous faisons la révérence aux personnes amies. Un murmure de conversations peuplait l'air que parfois, les eaux bondissantes d'un jet caché dans les massifs d'arbres exotiques couvraient.

Un soir que la lumière entre les feuilles nocturnes semblait ne pas devoir quitter le ciel, nous allongeâmes notre promenade. A la fin d'une journée heureuse, sans regrets, sans angoisses pour le lendemain, nous goûtions une paix divine. Le hasard nous entraîna fort loin et nous conduisit sous les fenêtres de Mme Simon qui habitait un faubourg. Ma mère reconnut aussitôt les lieux. Elle leva la tête : derrière une vitre, deux lampes brûlaient.

— Tu vois, fit ma mère, les Simon travaillent encore et il se fait tard.

Elle avait acheté pour notre retour, des pêches magnifiques.

— Montons, ajouta-t-elle, je leur offrirai ces fruits.

Nous gravîmes l'escalier que le gaz éclairait mal. A tâtons, je cherchai le timbre. Comme la porte restait close, je sonnai une seconde fois. Alors seulement, et comme à regret, on ouvrit.

— Qui est là ?

— C'est nous !

— Oh! mille pardons, Madame. Quelle surprise, je ne vous attendais pas.

Mme Simon nous introduisit dans sa chambre. Une lampe seule brûlait encore sur un canevas où les aiguilles plantées obliquement révélèrent une fièvre de travail interrompue ; l'autre achevait de mourir avec des révoltes et des éclairs phosphorescents.

— M. Simon n'est pas ici ? interrogea ma mère que je regardai.

— Il regrettera votre visite... Après des heures de tension, le plein air le repose.

— J'avais cru apercevoir deux lampes et je pensais que M. Simon travaillait aussi.

Mme Simon se troubla.

— Ma vue baisse, alors, pour achever les détails, j'allume deux lampes.

Cette explication amena le sang à son visage. Pour en effacer la rougeur et le désespoir soudain, elle le couvrit un instant de ses mains et il reparut plein de sérénité.

Comme nous nous retirions, M. Simon entra, les bras chargés d'une lourde caisse. Il nous reconnut à peine. Tandis que sa femme, d'une voix changée, nous souhaitait un prompt retour et nous poussait vers l'escalier.

Dans ce quartier désert, où les jardins alternent avec les maisons ouvrières, un souffle glacé agitait comme des éventails funèbres, les silhouettes des arbres. Au geste que fit ma mère pour s'entourer de sa mantille, elle s'aperçut qu'elle l'avait oubliée. Nous revînmes sur nos pas.

— Je monterai seul, dis-je. Attends-moi.

On n'avait pas refermé la porte qui donnait sur le palier. J'entrai. Une voix irritée, à l'intérieur, m'arrêta net. J'écoutai.

— Tu es une misérable. Je te connais maintenant et j'apprends que tu saisis toutes les occasions pour me nuire. Un homme qui se tue au travail pour une femme qui perd son temps !

Mme Simon protesta faiblement.

— C'est faux, Charles. Nous avons causé dix minutes. Comment oses-tu me blâmer, toi qui m'abandonnes dès midi?

— La preuve de ce que j'avance, la voilà !

— Cette lampe ? Devrai-je donc toujours mentir ? N'as-tu pas honte de tromper les gens qui te croient laborieux sous cette flamme et d'abuser de mon courage ! Je me sens si faible ; tu te promènes et je gagne encore le prix de cette lumière qui sauve ton honneur.

— Tais-toi. Tu mens, puisque la lampe est éteinte.

— Nous n'avons plus de pétrole.

— Achètes-en !

— Ne crie pas si fort, Charles, tu oublies les enfants.

— La paix !

Un coup de poing frappé sur la table me fit sursauter. Au même instant, ma mère, inquiète de mon absence, me rejoignit. Je lui imposai silence.

L'homme, sous l'empire d'une colère brutale rugissait.

— Tu t'imagines que je veux passer pour un lâche, un fainéant. Gagne ton pain !

Une chaise lancée à toute volée se brisa sur le plancher. Ma mère me retint.

— Non, reste, murmura-t-elle.

Une porte claqua et tandis qu'on s'efforçait de l'ouvrir, nous entendions, lointains, des gémissements de femme.

Nous rentrâmes atterrés. M. Simon nous avait toujours paru d'un naturel doux et timide. Egarés par les apparences, nous estimions ce ménage heureux.

Les vies les plus harmonieuses au dehors sont parfois des enfers pleins d'ignominies. Des âmes d'enfants se nourrissent de péchés, de faibles créatures subissent d'horribles tourments, silencieuses et souriantes, car elles sont trop fières pour se plaindre et trop chrétiennes pour se révolter. Elles se reposent en Dieu qui les voit.

Sous nos regards, un de ces voiles trompeurs venait de se lever. Nous plongeons dans les abîmes ; nous allons à la découverte de ces régions ténébreuses que les anges seuls contemplent.

Sous prétexte de fatigue, de travaux urgents, Mme Simon espaça ses visites. A mesure que ses enfants grandissaient, sa tâche devenait plus pénible.

La joie qu'elle ressentait à les voir déjà graves, doublait

ses forces. Son amour la spiritualisait. Sans compter, elle se dépensait, remplaçant par des veilles le temps qu'elle consacrait aux soins du ménage, à l'éducation de ses fils.

Les voisines, habituées à ces deux lampes fidèles qui brûlaient très tard dans la nuit disaient souvent :

— Comme ils s'aiment encore et comme ils se sacrifient tous deux pour leurs enfants !

Là-haut, cependant, la pauvre femme lasse de sommeil, écrasée sous le poids des heures, solitaire au milieu du vaste silence de la nuit, chancelait sur son ouvrage. Revenue à elle-même, vite, elle reprenait sa besogne après avoir baigné ses yeux brûlants. Alors, toute vibrante à la pensée de ses enfants, elle brodait sans répit, et le ronflement paisible de son mari qu'elle percevait à travers la mince cloison de l'alcôve accompagnait le crissement des aiguilles.

Elle revint chez nous en décembre, plus pâle que d'ordinaire. Quand elle écoutait, l'animation de son visage s'évanouissait et deux ombres plombées donnaient aux prunelles un éclat de braise mourante.

— Etes-vous indisposée ?

— Mais non, madame, je vais très bien. Un sourire un peu tiré égaya ses traits.

En face de cette détresse si bien dissimulée, je comprenais pourquoi les pauvres jamais ne comptent avec la maladie et la mort. Lorsque le pain quotidien s'achète avec le gain de la veille, une voix impérieuse, opiniâtre et cruelle répète : « En avant ! travaille ! travaille ! » Mme Simon obéissait à cet ordre, malgré sa faiblesse croissante.

Le dernier jour de l'année, à minuit, alors que les clochers de la ville en délire la tenaient en éveil et que les cloches bourdonnantes annonçaient au monde une ère de félicité, elle assurait les maigres joies du lendemain, elle payait de son sang les friandises qui rehaussent les dîners de fête.

Elle ouvrit la fenêtre. Les carillons de tant de cloches entendues à cette heure la berçaient si doucement qu'elle oubliait l'amertume passée, l'avenir incertain.

Dans l'après-midi, elle avait eu des crises d'asthme terribles. Etendue, sans mouvement, sa vie défaillante, elle l'avait poursuivie, rappelée, comme on implore un être nécessaire qui succombe et descend. Bien que le cours de son existence ne lui livrât que soucis et chagrins extrêmes,

éclairés autrefois par les naissances, — sources d'allégres-
ses intérieures toujours combattues, — elle haletait vers
Dieu :

— Ce n'est pas le moment, Seigneur.

A quelques jours de là, elle dut s'aliter. Quand ma mère
apprit la gravité de son état, elle vint la trouver.

— Vous êtes bonne, dit-elle avec ferveur.

— Eh bien ! chère madame, que pense le médecin ?

— Oh ! le médecin ! soupira-t-elle.

En face de la mort, comme chaque fois qu'on la pressait
de consulter un spécialiste, elle reculait devant les frais
qu'elle jugeait superflus et que, l'alerte passée, on lui repro-
cherait encore.

— Dieu règle tout !

Elle parlait dans un souffle. Son front qu'elle serrait à
deux mains se plissait à intervalles réguliers et des larmes
que lui arrachait la souffrance roulaient sur ses joues. Le
moindre bruit : une porte frappée, une trompe d'auto, un
cri dans la rue avivait ses douleurs presque intolérables.

Ma mère se tut.

Dans la chambre voisine, un gramophone criard jouait
sans interruption des airs de jazz frénétiques.

Ma mère que cette musique lassait se tourna vers Mme
Simon. Celle-ci, pour prévenir toute question ajouta sim-
plement :

— Ces danses me distraient. Mon mari, par bonté, me
soulage ainsi.

Elle ne mentait pas. Les humiliations, elle en faisait sa
nourriture, car des cimes qu'elle avait choisies pour de-
meure, elle confondait ce que nous appelons doux et amer.

Une heure auparavant, la malade suffoquée, avait men-
dié un peu de silence à son mari.

— Il est donc défendu de rire aujourd'hui ? avait-il ré-
pondu avec humeur, sans interrompre son plaisir.

Lorsque ma mère s'en alla, un à un, les enfants pénétrè-
rent dans la chambre avec des visages consternés et se
rangèrent autour de la masse confuse et blanche du lit que
l'ombre assiégeait. On devinait qu'elle serait victorieuse,
mais avant de s'insinuer dans les draps, où le corps tra-
qué s'agitait, elle bloquait toutes les issues. La mère qui
suivait la marche sinistre des ténèbres et qui en sentait
les atteintes, parlait si bas que la musique triomphante

étouffait ses adieux. Ses mains se tendirent. A cet appel muet, des enfants s'approchèrent encore, saisis pas une vague terreur ; ils pleuraient sans trouver le secours qu'elle semblait implorer. Ses cheveux qu'elle avait longs et noirs se dénouèrent et son visage en ce cadre sombre, se détacha plus tragique.

— Maman, as-tu mal ? fit l'aîné tendrement courbé sur le corps maternel.

Elle secoua la tête et sa langue mouilla ses lèvres trop sèches.

— Que veux-tu, dis-moi, que veux-tu ? A boire ?

Elle absorba quelques gouttes d'eau sucrée et retomba sur le coussin. Dans les plis des rideaux, ses yeux cherchaient une présence qu'elle invoquait avec véhémence. Au terme de sa course, elle ne pensait qu'à ses proches qu'elle dédiait à Dieu.

La nuit régnait presque absolue. Les encadrements des fenêtres qui recevaient du dehors une lueur aveugle désignaient encore le visage rebelle.

Mme Simon avait livré ses mains aux enfants. A mesure que ses forces déclinaient, elle se confiait aux autres. Eux pourraient peut-être la soustraire à d'invisibles puissances coalisées, résister à ces griffes qui l'entraînaient, sans qu'elle pût se plaindre ni se cramponner. Furtif espoir, illusion dernière : le corps qui s'abandonne amuse les vivants et l'âme profite de cette confiance pour fuir plus rapide et plus sûre. Sous les doigts, le pouls qui battait faiblement protestait de moins en moins, comme un oiseau qui meurt étouffé.

Quand M. Simon changeait les disques, on n'entendait que les respirations craintives de ces êtres enlacés. Les membres se raidirent.

— Maman ! maman !

Elle les avait quittés sans les avertir et ils ne seraient qu'une ombre souriante.

La mère qu'ils appelaient, déjà franchissait les portes du ciel. Alors, tandis que le gramophone hurlait : « Valencia ! » M. Simon ouvrit la porte et cria gaîment :

— C'est beau, hein ! Après cela, il n'y a que mes « Caruzzo ! »

Personne ne lui répondit, mais de la couche funèbre où les enfants s'étaient blottis, montaient une plainte douce et des sanglots qui l'étonnèrent.